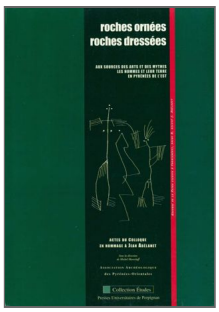

Michel Martzluff (dir.)

Roches ornées, roches dressées
Aux sources des arts et des mythes. Les hommes et leur terre en Pyrénées de l'Est. Actes du colloque en hommage à Jean Abélanet

Presses universitaires de Perpignan

Toponymies « arabes » des Pyrénées catalanes : histoire ou légende ?

Aymat Catafau

DOI : 10.4000/books.pupvd.4272
Éditeur : Presses universitaires de Perpignan, Association Archéologique des P.-O.
Lieu d'édition : Presses universitaires de Perpignan, Association Archéologique des P.-O.
Année d'édition : 2005
Date de mise en ligne : 26 janvier 2018
Collection : Études
ISBN électronique : 9782354123192

http://books.openedition.org

Ce document vous est offert par Université de Perpignan Via Domitia

Référence électronique
CATAFAU, Aymat. *Toponymies « arabes » des Pyrénées catalanes : histoire ou légende ?* In : *Roches ornées, roches dressées : Aux sources des arts et des mythes. Les hommes et leur terre en Pyrénées de l'Est. Actes du colloque en hommage à Jean Abélanet* [en ligne]. Perpignan : Presses universitaires de Perpignan, 2005 (généré le 29 septembre 2018). Disponible sur Internet : <http://books.openedition.org/pupvd/4272>. ISBN : 9782354123192. DOI : 10.4000/books.pupvd.4272.

Ce document a été généré automatiquement le 29 septembre 2018. Il est issu d'une numérisation par reconnaissance optique de caractères.

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

Toponymies « arabes » des Pyrénées catalanes : histoire ou légende ?

Aymat Catafau

Données et problèmes

1 Jean Abélanet, infatigable arpenteur des montagnes pyrénéennes catalanes, dresse l'inventaire des noms de lieux qui comportent le terme « maure » ou « sarrasin », ainsi que d'autres toponymes « légendaires » associés par exemple à Roland[1] dans son dernier ouvrage : *Lieux et légendes du Roussillon.* Il fait en cela œuvre de conservation, de préservation d'un patrimoine toponymique et légendaire, qui est l'objet de tout cet ouvrage, d'une lecture aussi agréable qu'évocatrice.

2 Il associe ces toponymes à thème ethnique « arabe » à la transmission de légendes locales qu'il a aussi récoltées et sauvegardées. L'originalité de l'apport de Jean Abélanet tient surtout au double éclairage qu'il apporte à ces toponymes et aux lieux qu'ils désignent :

- son intime connaissance de notre pays lui permet de situer et de décrire (situation, site, relief, paysage) leur emplacement,
- ses observations archéologiques de terrain montrent que ces toponymes se rapportent très souvent à des sites où des vestiges anciens sont visibles ou probables.

3 De surcroît, Jean Abélanet émet une hypothèse pour expliquer la fixation de ces toponymes à thème ethnique « arabe » : « *Quoi qu'il en soit, nous constatons que la toponymie catalane a été fortement marquée par les événements malheureux du VIII^e^ siècle. [...] la mémoire collective gardera un souvenir tellement terrible de ces années sombres que le nom des Maures restera associé à tout lieu, tour, fortification, grotte, tombeau, d'origine inexpliquée ou inquiétante.* »[2]. Ce sont ces quelques lignes qui ont inspiré cette communication, et je dois avouer qu'à ce moment-là, je n'imaginais pas où je m'aventurais...

4 Déférence gardée envers Jean, je voudrais ici me situer dans une perspective à la fois plus historique et moins ethnographique, et porter sur la valeur heuristique de ces toponymes une attention critique[3] : réévaluer leur valeur de témoignage – témoignages de quoi ? de quelle époque ? –, réexaminer les processus qui peuvent expliquer leur fixation, enfin

présenter les pistes d'investigation toponymique et archéologique par lesquelles certains historiens et archéologues tentent de renouveler notre approche d'une période mal connue, mais peut-être pas inconnaissable, celle de l'occupation musulmane de la Catalogne vieille, et plus particulièrement de notre versant nord des Pyrénées catalanes.

5 Les historiens et archivistes du XIX[e] puis du XX[e] siècle avaient déjà manifesté leur intérêt pour ces toponymes étranges et évocateurs. Dès 1832, Pierre Puiggari et D.-M.-J Henry engagèrent un débat polémique dans *Le Publicateur* au sujet des traces éventuelles de l'occupation musulmane du Roussillon. La conclusion de Pierre Puiggari[4] était catégorique : « *les Sarrasins n'ont laissé d'autre souvenir dans notre pays que celui de la désolation dont ils l'affligèrent pendant 33 ans d'occupation armée* ». De Gazanyola[5] émettait la même opinion, plus nettement encore : « *Les Arabes ne doivent avoir laissé dans le Roussillon, d'autres traces de leurs fréquents passages et de leur court séjour, que la dévastation des campagnes, l'incendie des édifices et la destruction des villes ; nous ne saurions donc leur attribuer aucune influence heureuse sur notre civilisation.* », jugement partagé encore par Jean-Bernard Alart[6] : « *Les Arabes n'ont fait que passer dans le Conflent, et nous n'y trouvons aucune construction, aucun nom, qui puisse leur être attribué avec certitude (...)* ».

6 Jean Abélanet se rattache à cette double tradition par :

- sa critique historique rigoureuse (héritée du positivisme) quand il affirme que les toponymes à thématique « arabe » (ou maure ou sarrasine) ne peuvent être associés à des vestiges d'époque musulmane,
- sa vision de l'occupation musulmane comme un « traumatisme » ayant laissé dans les générations postérieures un souvenir assez marquant pour peupler les ruines et les monts de maures et de sarrasins d'épouvante.

7 Revenir sur cette question peut sembler un défi car la rareté des sources historiques et la quasi absence de données archéologiques sont notoirement connues pour la période d'occupation musulmane de notre région, au VII[e] siècle. En outre il convient de souligner la complexité des questions de toponymie légendaire, qui mêle l'histoire des mentalités, des faits culturels et des représentations sur une longue durée (un peu plus d'un millénaire...) pendant laquelle la seule chose qui demeure immobile sont les Pyrénées elles-mêmes (« et encore... » diraient les géomorphologues ou les spécialistes de la sismicité historique).

8 Quelques questions permettent de poser les problèmes de l'interprétation de ces toponymes par l'historien d'aujourd'hui, questions que je vais me contenter ici d'égrener.

9 Ces toponymes « ethniques » sont-ils un héritage historique direct des Maures (autrement dit correspondent-ils à des lieux et vestiges d'époque musulmane ou occupés par les musulmans) ?

10 Sont-ils l'empreinte indirecte de l'occupation musulmane mal supportée qui aurait laissé sa marque indélébile dans l'« inconscient collectif » ou les « mentalités » des autochtones au point de donner naissance à des fixations toponymiques inscrites sur des lieux remarquables ?

11 Doit-on rattacher ces créations toponymiques, si elles ne sont pas liées au souvenir plus ou moins conscient de la présence musulmane, à un vaste mouvement de création culturelle, à la fois littéraire, légendaire et folklorique ?

12 Quelles traces archéologiques et toponymiques sûres ou possibles peuvent subsister de l'époque d'occupation musulmane dans les Pyrénées catalanes ? Sont-elles en rapport avec les toponymes « ethniques » ou avec d'autres formes toponymiques ?

1. Pauvreté des données historiques et richesse toponymique : un contraste évident

13 Il est d'abord nécessaire de dresser côte à côte deux inventaires. Celui de nos maigres connaissances quant à l'occupation musulmane du Roussillon, et celui, très riche, des toponymes qui renvoient à la thématique ethnique « maure ».

1.1. Les témoignages historiques et archéologiques

14 Ce que nous savons de l'occupation musulmane du Roussillon peut être très rapidement rappelé. Entre la conquête totale de l'Espagne et de la Septimanie wisigothiques, achevée selon les auteurs en 720[7] et la reprise de Narbonne en 759, la période d'occupation musulmane de notre région dure une génération. Les historiens considèrent habituellement qu'après la prise de Narbonne, les Francs poussèrent rapidement leur conquête jusqu'aux Pyrénées, sans avancer de preuve définitive. Quoi qu'il en soit, le Roussillon était nécessairement aux mains des Francs avant 785, année de la reprise de Gérone.

15 Des modalités de l'installation des musulmans, on ignore presque tout, sinon qu'ils réoccupèrent sans doute les places fortes militaires d'époque antique, restées les pivots de la défense des Pyrénées à l'époque wisigothique : ceci est attesté par les textes au moins dans le cas de Llivia, en Cerdagne, centre dramatique d'un épisode marquant et révélateur, celui de la campagne contre Munnuza, en 731[8].

16 Les données textuelles et archéologiques sont rares, mais celles que nous avons ne montrent pas d'abandon total des terres ni de rupture brutale entre l'époque précédente wisigothique et l'époque suivante carolingienne (les fouilles de Ruscino ont livré d'assez nombreuses monnaies arabes succédant à celles de l'époque wisigothique[9] et, pour les textes, à Fuilla en 879, une enquête testimoniale montre que les successeurs d'un homme vivant au temps du *wali* de Narbonne Aumar ibn Aumar – soit après 754 – sont en possession de terres transmises depuis cette époque dans la même famille).

17 On a cependant souligné l'âpreté des opérations militaires antérieures à la conquête carolingienne (la région de Narbonne dévastée par Charles Martel en 737[10]) et, par la suite, des expéditions terrestres des musulmans (aux IX^{e} et XI^{e} siècles encore[11]) et de leurs razzias par mer aux XI^{e} et XII^{e} siècles (contre Narbonne et Elne en particulier[12]).

18 Ce que nous pouvons supposer pour la période d'occupation musulmane est la présence probable de garnisons au moins dans les places fortifiées existant à l'époque tardo-antique et wisigothique, soit, outre Llivia, Collioure, Ultrera, Les Cluses, et sans doute dans les deux cités antiques, Elne et Ruscino.

19 Par la suite, les éléments attestant de la permanence des contacts avec le monde musulman après la conquête carolingienne et durant l'époque féodale ne sont pas rares. On n'en donnera que trois exemples, cependant révélateurs de leur caractère ambivalent. L'aristocratie roussillonnaise et nord-pyrénéenne participe aux expéditions militaires vers al-Andalus et y trouve une bonne part de ses revenus[13]. Par ailleurs, la découverte de quelques fragments de poterie andalouse d'époque califale à Port-Vendres, datés du X^{e}-XI^{e} siècle[14], témoigne, sinon de courants d'échanges importants, dont l'archéologie ne trouve pas trace, tout au moins de la fréquentation des ports d'al-Andalus par des navires

chrétiens ou des côtes roussillonnaises par des marins musulmans (commerce ou piraterie ?). À l'église de Brouilla, l'utilisation comme lipsanothèque d'un encrier de facture tolédane[15], du XIe siècle sans doute, peut renvoyer de même manière à des échanges ou à une offrande noble au retour d'une expédition militaire en terre andalouse.

20 Le seul fait attesté de l'histoire de l'occupation musulmane en Roussillon est celui de l'épisode de Munnuza (en 731 ce chef berbère s'allie aux chrétiens, épouse la fille du duc d'Aquitaine, la belle Lampégie, se renferme dans sa forteresse de Llivia. Abd al-Rahman envoie ses troupes contre les Berbères du nord-est de l'Espagne, Munnuza est pris en chasse et tué, et sa femme envoyée au harem du vainqueur). Cet événement est utilisé de manière similaire par deux historiens roussillonnais, à un siècle et demi de distance :

- D. M. J. Henry en 1832[16] relie le fait historique, puissamment évocateur, à un problème « archéologique » (nous dirions aujourd'hui à une question d'histoire de l'art) : selon lui, la curieuse église à plan trilobé de Planès ne saurait être qu'un monument musulman, le tombeau de Munnuza[17] !
- Pierre Ponsich[18], en 1985, raconte cet épisode et la fin de Munnuza qui, blessé, se précipita du haut d'un escarpement rocheux avec son cheval. L'historien relie l'épisode de Munnuza à une « curiosité » toponymique : « *Ajoutons un détail qui a toutes chances de se rattacher à cet événement qui dut frapper pour longtemps la mémoire des populations de la Cerdagne et du haut Conflent : immédiatement au bord de la voie romaine unissant la Cerdagne au Conflent et au Roussillon, un promontoire escarpé dominant la gorge profonde de la Tet, sur la rive gauche,* (...) *connu encore aux Xe et XIe siècles sous le nom de Ker Monnos* (l'auteur cite sa source,), *fut sans doute le théâtre de la fin tragique de Munnuza (ou Munnuz)* ».

21 On remarque comment, dans les deux cas, deux énigmes, artistique ou toponymique, trouvent leur explication dans le rapprochement, somme toute arbitraire, avec un élément historique, fait d'exception pour expliquer l'exceptionnel ou le surprenant... L'œuvre historique est aussi re-création de sens.

1.2. L'inventaire des formes toponymiques à nom ethnique « arabe »

1.2.1. Le lexique toponymique retenu

22 Seuls ont été retenus les toponymes à caractère « ethnique », c'est-à-dire comportant le mot « *moro* » ou « *moros* » sous cette forme catalane ou leur forme française « maure » ou « maures », éventuellement adjectivée, « *mauresca* » par exemple, ou « *sarraïns* », « sarrasins » en français, et « *alarb* », pour « arabe ». Ignorant la langue arabe et *a fortiori* la toponymie arabe, je n'ai pas cherché à retrouver dans les formes toponymiques actuelles ou anciennes la trace éventuelle de mots ou d'anthroponymes arabes, laissant à d'autres ce terrain périlleux. On verra cependant à ce sujet que des recherches récentes, celles de Ramon Marti auquel je me réfèrerai, sont susceptibles de renouveler nos connaissances en ce domaine.

23 Un premier problème apparaît : les noms de lieux dérivés de *maurus* sous les formes *maura, mauri, maurellas, maurinus* sont habituellement considérés par les linguistes et historiens comme des toponymes formés sur des anthroponymes attestés dès le Xe siècle[19] . *Maurus* était par exemple le nom d'un moine africain, compagnon de saint Benoît de Nursie, qui vécut v. 512-584, fut abbé de Glanfeuil (Anjou) et passe pour l'introducteur du monachisme bénédictin en Gaule[20].

1.2.2. Classement typologique de ces toponymes, (*cf.* carte, fig. 1)

24 Les toponymes ethniques musulmans se groupent suivant trois thèmes principaux : châteaux, cimetières et dolmens. Enfin, quelques terroirs ou lieux remarquables divers portent aussi ce nom, sans qu'il soit toujours facile de reconnaître si l'origine en est le nom générique ou un anthroponyme particulier, ce qui les fait qualifier de « douteux ». Cet inventaire, dont les numéros correspondent à ceux de la carte (fig. 1), est dû pour l'essentiel à Jean Abélanet, sauf indications contraires[21].

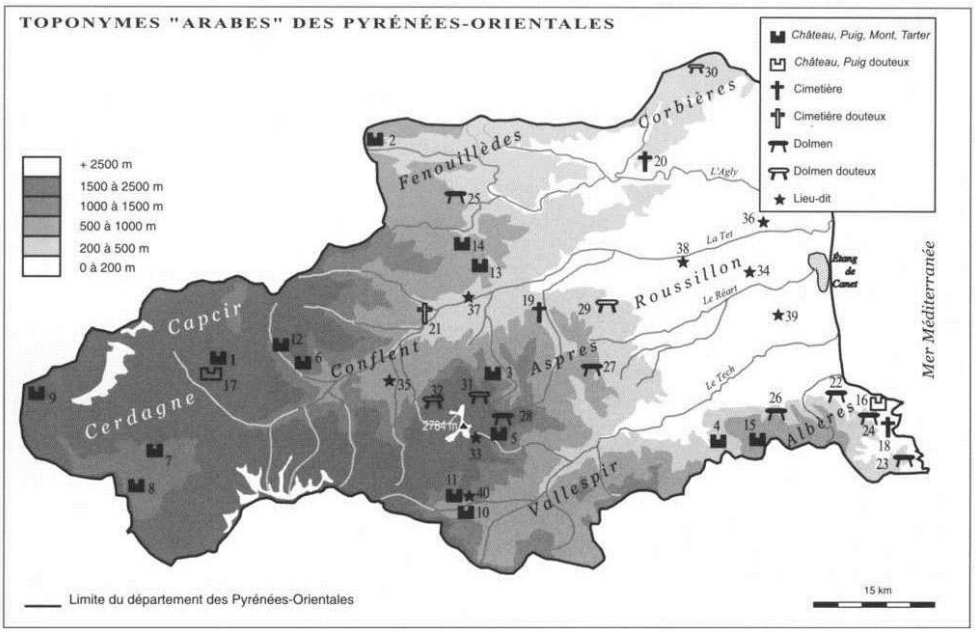

FIGURE 1 : CARTE DE SITUATION DES DIFFÉRENTS TYPES DE TOPONYMES « ARABES ». LES NUMÉROS CITÉS SONT MIS EN LÉGENDE DANS LE TEXTE AU CHAPITRE 1.2.2. (D.A. O. OLIVIER PASSARRIUS)

a) « châteaux », puigs, rocs et monts[22]

25 Toponymes attestés :

26 1- Les Angles (*Roc dels Moros*, JA et IGN), 2- Caudiès-de-Fenouillèdes (*Château des Maures*, JA et IGN), 3- Clara (*Puig dels Moros, Roc des Maures*, JA et IGN), 4- Les Cluses (*Castell dels Moros*, JA et IGN), 5- Estoher (*Puig dels Moros, Puig des Maurous*, JA et IGN), 6- Évol (*Castell dels Moros* , Tuhir d'Évol, JA et IGN), 7- Font-Romeu-Targassone (*Puig dels Moros, Pic dels Moros*, JA et IGN), 8- Llivia (*La Fortalaza Moresca*, carte postale, v. 1900, SR), 9- Porté-Puymorens (*Castell dels Moros*, JA, IGN), 10- Prats-de-Molló (*Puig dels Moros, Puig dels Maures*, en aval, au sud-est, JA et IGN), 11- Prats-de-Molló (*Puig dels Sarraïns*, au nord, JA et IGN), 12- Riutort (*Roc del Moro*, PV et JA), 13- Tarerach (*Roc del Moro, Roc del Maure*, JA et IGN), 14- Trévillach (*Tarder des Maures*, JA), 15- Saint-Jean-de-l'Albère (*Castell dels Moros*, Mas Can Kirk, JA).

27 Toponymes douteux : 16- Collioure (*Castell-del Rei moro*, localisation inconnue d'après JA), 17- Formiguères-Les Angles (*Serra dels Alarbs*, JA).

b) « cimetières »

28 Toponymes attestés :

29 18- Port-Vendres-Collioure (*Cimetière des Maures*, Col de Molló, JA), 19- Boule-d'Amont (*Cementiri dels Moros*, Coll de les Arques, avec dolmen, JA et IGN), 20- Tautavel-Estagel (*Cimetière des Maures*, JA et IGN).

30 Toponymes douteux :

31 21- Belloch (*Cimetière des Moros*, au-dessus de Villefranche-Conat, JA d'après une source orale).

***c) Dolmens ou grottes naturelles* (cova, caixa, cabana, area, balma)**

32 Toponymes attestés :

33 22- Argelès (*Cova de l'Alarb*, Valmy, JA), 23- Banyuls (*Coves dels Alarbs*, Mas des Abelles, JA), 24- Collioure (*Cova de l'Alarb*, Mas Rimbaut, JA), 25- Feilluns (*Cabana del Moro* et *Cauno del Moro*, PP), 26- Laroque-des-Albères (*Balma del Moro*, JA), 27- Llauro (*Cabana del Moro*, JA et IGN), 28- Taulis-Croanques (*Caixa del Moro*, JA).

34 Toponymes douteux :

35 29- Vallcrosa-Camelas (*Arques de Coll de Mauro*, JA), 30- Perillos (*Cabana del Moro*, JA), 31- Valmanya (*Cova de l'Alarb*, grotte ? JA d'après LB), 32- Sahorre-Py (*Cova dels Moros*, grotte ? JA).

d) Lieux-dits (attributions et localisations parfois imprécises ou douteuses)

36 33- *Cami dels Moros* (St-Marsal, vers la tour de Batère, JA), 34- *Vinyer del Moro* (Ponteilla, JA et IGN), 35- *Correc de Mauro* (ou *de Moro*, Fuilla, JA), 36- *Font del Moro* (Saint-Estève, JA), 37- *Font del Sarraí* (Vinça-Rodès, JBA), 38- *Sarrains* (Saint-Feliu-d'Avail, JA), 39- *Camp dels Sarrains* (Bages), 40- *Tombeau de Mahomet* (Prats-de-Molló, OP et AA).

1.2.3. Quelques observations

37 La corrélation entre le toponyme et le lieu qu'il désigne, là où existent des vestiges monumentaux ou archéologiques, permet d'observer plusieurs cas :

38 a) L'existence de vestiges archéologiques anciens

39 S'ils sont antérieurs à l'époque d'occupation musulmane on peut distinguer entre :

- ceux qui n'ont rien à voir avec la présence des Arabes : les dolmens par exemple, mais qui ont été réinvestis par la légende qui mêle géants, fées, Roland, païens et Maures. On peut remarquer l'association entre le toponyme « cimetière des Maures » et un ou des dolmens, à Boule-d'Amont[23]. Le dolmen est sans aucun doute reconnu par les gens du lieu comme une sépulture, « merveilleuse » ou « païenne » ;
- et ceux qui auraient pu faire l'objet d'une occupation ou réoccupation à l'époque musulmane : les Cluses probablement (fig. 2), Llivia à coup sûr[24]. De même pour tous les sites de type éperon barré, souvent protohistoriques, ou d'autres fortifications – parfois plus tardives – rien n'interdit absolument qu'ils aient été occupés postérieurement aux traces archéologiques reconnues, ou antérieurement à leur période d'attestation par les textes.

40 b) Un autre groupe pourrait caractériser les lieux où le toponyme est associé à des vestiges manifestement sans rapport avec un souvenir possible de l'occupation musulmane. Un exemple éloquent, « le tombeau de Mahomet » que m'ont signalé Olivier Poisson et Alain Ayats à Prats-de-Mollo, est en fait un ancien bâtiment du fort du XVII[e]

siècle, salle basse ou corridor voûté, sans aucun doute d'époque moderne et baptisé de ce nom en raison de sa forme particulière, de son inutilisation, et de l'oubli de sa destination première. La fixation toponymique est là sans conteste presque « humoristique », on serait tenté de parler d'un nom de dérision, peut-être attribué par des soldats de garnison, ou par des habitants du lieu[25]. On verra cependant que, même dans ce cas, la présence d'un substrat local, légendaire et toponymique, a pu favoriser cette attribution *a priori* fantaisiste.

41 Le cas du château de Caudiès, abandonné seulement au XV^e^ siècle et appelé « château des Maures » relève du même type de fixation toponymique manifestement anachronique : à moins de supposer une occupation antérieure (dans le courant du VIII^e^ siècle), dont la trace toponymique aurait disparu entre le VIII^e^ et le XV^e^ siècle, et même après, puisqu'on ne retrouve ce toponyme qu'au XIX^e^ siècle.

42 Face à ces toponymes, qui se rapportent aussi bien à des cas sûrs (Llivia), probables (Les Cluses), possibles (éperon barré de Prats-de-Mollo), improbables ou carrément impossibles d'occupation musulmane, l'attitude de l'historien est alors celle du scepticisme : l'épithète « légendaire » permet d'évacuer la question, hors du domaine de l'historien. Si elle ne me paraît pas fausse sur le fond, cette « origine légendaire » n'est pas de nature à répondre à toutes les interrogations. Ainsi l'époque, le processus, et la raison de la fixation de ces divers toponymes « légendaires » mérite sans doute un peu plus d'attention.

2. Remarques sur la chronologie et les processus d'attribution et de fixation des toponymes ethniques « arabes »

2.1. Peut-on établir une chronologie de la fixation de ces toponymes ?

43 2.1.1. Pour le Roussillon et les Pyrénées nord-catalanes, les toponymes de type « maure » ou « sarrasin » ne sont pas attestés à l'époque carolingienne ou féodale (entre le IX^e^ et le XIII^e^ siècle). Un toponyme de ce genre n'apparaît qu'une fois, de manière fort douteuse[26]. Comme dans tous les cas d'argumentation *a silencio*[27], un certain nombre de réserves pourraient être faites, telle la rareté des documents conservés ou transmis par des copies, ou la possibilité de « censure » ou d'hypercorrection des textes lors de copies postérieures. Il n'en reste pas moins que ces toponymes sont aussi quasiment inconnus pour cette époque dans la Catalogne Vieille du versant sud des Pyrénées où les documents, et en particulier les originaux, sont bien plus nombreux[28].

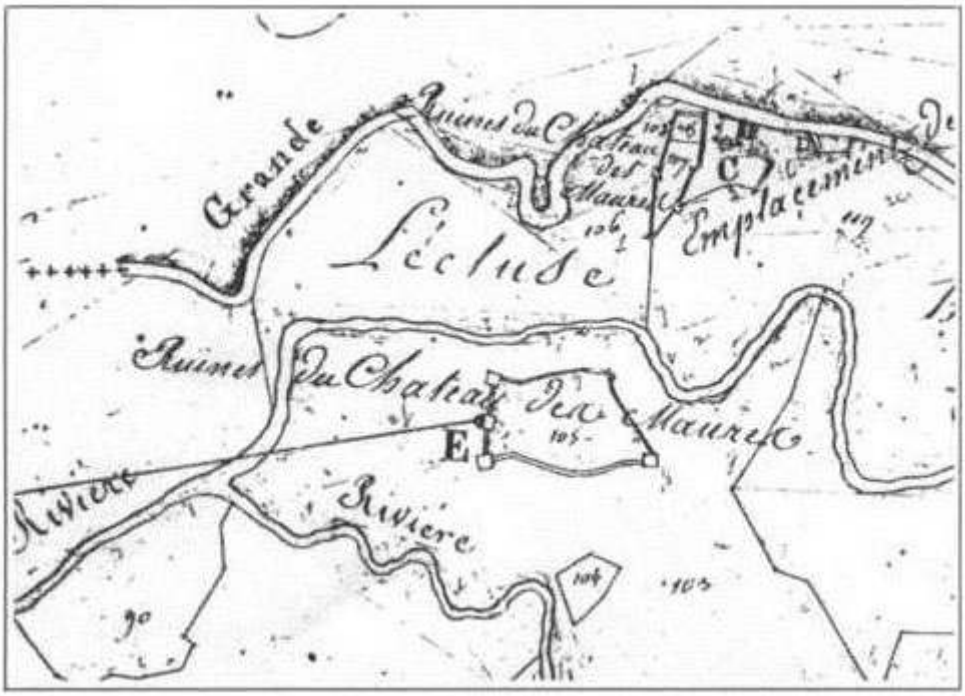

FIGURE 2 : RELEVÉ CADASTRAL DES RUINES ANTIQUES DES CLUSES (« L'ÉCLUSE » AVEC SES DEUX « CHÂTEAU DES MAURES »), UN DES RARES CAS D'ASSOCIATION POSSIBLE ENTRE TOPONYMIE CONTEMPORAINE ET OCCUPATION ARABE DES FORTERESSES (D.A.O. OLIVIER PASSARRIUS)

44 Il convient ici, cependant, de citer un contre-exemple dans le département voisin de l'Aude. Pierre Chastang, dans sa thèse[29], cite un passage du serment du vicomte de Narbonne Raimond 1er Bérenger à l'archevêque Guifred, où il promet de tenir les murailles de la ville « *de Porta Regia usque ad Turrem Maurescam...* »[30]. Ce serment, non daté, est antérieur à 1059. Le toponyme est attaché à une tour des murailles de la capitale ecclésiastique de la Septimanie, ville prise, tenue, défendue puis à nouveau attaquée par les musulmans entre 720 et le IXe siècle. La « Tour Mauresque » prit son nom dans un de ces épisodes, nom qui lui était déjà attaché dans la première moitié du XIe siècle, et connu de tous : ceci prouve que les fixations de toponymes « ethniques » directement liés à l'occupation musulmane peuvent exister au nord des Pyrénées, même s'ils restent rares et apparemment limités à des lieux d'exception.

45 2.1.2. L'apparition des toponymes du type ethnique – « Maures », « Sarrasins » – semble, pour quelques cas, pouvoir remonter à la fin du Moyen Âge (XIVe-XVe s.). Ainsi, en 1323, un « *camp Sarrazi* » fait partie des possessions du mas de Sainte-Marie-de-la-Garrigue concédé en emphitéose à cette date[31]. Ce *camp Sarrazi* se trouve auprès de la route qui va de Perpignan à Bages.

46 Jean-Bernard Alart affirmait : « *il existe encore dans ce pays un grand nombre de tours, de châteaux et de cimetières dont les traditions populaires font remonter l'origine jusqu'aux Maures. Nous avons pu nous assurer que la plupart de ces dénominations, dans le Conflent, ne remontent pas au-delà du XVIe siècle.* ». Cependant, dans une note manuscrite en marge de l'exemplaire de sa « *Géographie historique du Conflent* » conservé aux Archives Départementales des P.-O.[32] le même auteur signalait sans autre précision un « *Pont dels Sarahins* » cité au XIVe siècle. C'est seulement pour l'année 1430 que j'ai pu retrouver mention de ce « *Pont dels Sarrahins* », en Conflent, entre Vinça et Rodès[33].

47 Le dolmen situé entre Vallcrosa et Camelas aurait eu pour nom au XV^e siècle « *Arques de Coyll de Maure*[34] ». Le toponyme est moins sûr – *Maure* peut faire penser à l'anthroponyme *Maura* – mais l'association avec un dolmen renforce le sens probablement « ethnique » du toponyme, ou sa perception comme tel[35].

48 2.1.3. La plupart des autres cas, soit l'immense majorité d'entre ceux que cite Jean Abélanet et de ceux que nous avons pu retrouver, ne sont attestés qu'à l'époque moderne (XVI^e et surtout XVII^e et XVIII^e siècles), voire même contemporaine. C'est le cas du « château des Maures » à Porté, nommé *El Castell dels Moros* en 1772[36]. Et c'est le cas de tous ceux que l'on ne voit apparaître pour la première fois (en l'état actuel de mes recherches) que dans le cadastre napoléonien (Les Cluses, Prats-de-Mollo, etc.), voire dans les premiers ouvrages ou articles de recension des curiosités historiques (œuvre des folkloristes et des historiens locaux des XIX^e et XX^e siècles, Horace Chauvet[37], Pierre Puiggari, D.-M.-J. Henry et Jean-Bernard Alart entre autres).

2.2. Hypothèses sur le processus d'attribution et de fixation de ces toponymes ethniques

49 Tout porte à croire, les mentions tardives comme les attributions de toponymes, à des vestiges sans aucune relation possible avec l'occupation musulmane. Ces noms de lieux se sont fixés à une époque où tout souvenir de la présence musulmane en Roussillon et dans les Pyrénées catalanes était effacé, mais aussi dans un temps où « *l'image de l'autre* », c'est-à-dire du musulman (pour reprendre l'heureuse expression de Philippe Sénac[38]) avait subi maintes recompositions et reformulations, au travers de la recréation mythique de l'affrontement entre chrétiens et musulmans, par la *Chanson de Roland* et ses prolongements d'abord, puis ensuite par la propagande qui accompagna la *Reconquista* ibérique.

2.2.1. Le rôle de la littérature épique médiévale et des épopées légendaires

50 Comme le proposait Jean Abélanet dans son ouvrage, il apparaît inévitable de rapprocher ces toponymes ethniques « maures » ou « sarrasins » de ceux qui renvoient aux héros positifs, chrétiens, de la conquête carolingienne : Roland et Charlemagne.

51 Les toponymes formés sur Roland sont nombreux sur tout l'arc pyrénéen, et sans revenir sur le débat à propos de la localisation de l'épisode de Roncevaux, notons qu'ils sont tout aussi nombreux dans leur partie orientale qu'occidentale. Ils sont chez nous associés à des constructions mégalithiques (dolmens), à des roches ou traces rupestres remarquables, à des vestiges inexpliqués et parfois de caractère gigantesque. Qu'il faille y voir une autre forme du thème légendaire des « Géants » est hors de doute, mais ce qui nous intéresse ici est que ce « Géant » particulier est connu pour sa lutte contre les musulmans, et connu seulement après la diffusion, d'abord orale puis écrite, de sa geste, au travers de la chanson. L'étude de la formation, de la rédaction puis de la diffusion de cette œuvre majeure de l'imaginaire féodal et plus largement médiéval, a été faite - même si sans doute il reste beaucoup à en dire - par Menendez-Pidal[39], par Jean Dufournet, puis par Robert Lafont, entre autres. On peut associer au nom de Roland celui de Charlemagne et noter que le « *cami den Carles* », attesté en Roussillon dès la première moitié du XIV^e siècle [40], reste dénommé « chemin de Charlemagne » jusqu'à nos jours.

52 La fixation de ces toponymes n'a pu se faire, c'est évident, qu'au cours de la diffusion de la geste de Roland à l'ensemble de la société, particulièrement à ses strates populaires, rurales et majoritairement exclues de la culture écrite au Moyen Âge. Quelles ont pu en être les formes ? On peut supposer une transmission par l'oralité et la théatralisation : récits épiques, contes, saynètes et représentations publiques. Avant que cet ensemble n'imprègne l'imaginaire collectif, il faut donc supposer un certain délai. Ces considérations expliquent sans doute un décalage chronologique, peut-être à compter en siècles, un au moins, deux ou trois plus probablement, entre cette imprégnation populaire et la diffusion précoce au sein de l'aristocratie de ce corpus légendaire. De cette précocité dans le milieu aristocratique témoigne le succès, contemporain de celui de la *Chanson de Roland*, et précédant même ses premières versions écrites connues, de l'image idéale du couple chevaleresque ambivalent et complémentaire d'Olivier et de Roland, symbolisant l'un la sagesse, l'autre la fougue : ces deux noms sont portés dès le XI^e^ siècle par les fils de l'aristocratie, parfois sous forme d'un « couple Olivier-Roland » attribué à des frères, couple qui a fait couler presque autant d'encre que les héros éponymes ne versèrent de sang maure.

2.2.2. Le rôle de l'histoire

53 Mais la légende, cette reconstruction imaginaire de l'affrontement entre chrétiens et musulmans, ne peut s'expliquer, aux siècles centraux du Moyen Âge, que parce que les contemporains trouvaient dans les événements qu'ils vivaient, ou dont ils avaient connaissance, des faits réels auxquels la geste de Roland et ses avatars populaires entraient en résonance. Réalité et conte s'appuyaient l'un l'autre. L'histoire vécue justifiait les histoires narrant la place qu'avaient pris dans cet affrontement les lieux que l'on parcourait encore, les traces d'une occupation humaine depuis longtemps oubliée qu'on y découvrait, les ancêtres glorieux ou souffrants qu'on se donnait. C'est pourquoi l'histoire de la *Reconquista* et l'œuvre de propagande qui l'accompagne au nord des Pyrénées est une dimension que l'on ne peut exclure dans les formations toponymiques du type ethnique « maure » ou « sarrasin ».

54 Dans la France du Sud-Ouest, l'écho de la *Reconquista* s'entend au XIII^e^ siècle dans les noms des nouvelles fondations urbaines, les bastides et villeneuves, baptisées du nom des villes reprises, tout à la fois modèles prestigieux par leur richesse et symboles de l'élan d'une chrétienté conquérante à laquelle le clergé français, les méridionaux et les clunisiens en particulier[41], avaient fourni une armature idéologique, l'assimilant à la Croisade. Après la victoire de Las Navas de Tolosa, en 1212, les grandes villes de la Péninsule deviennent ainsi les marraines de leurs petites imitations gasconnes, toulousaines ou aquitaines : ce sont pêle-mêle Cordoue (*Cordua*, Cordes en 1299), Pampelune (*Pampilona*, Pampelonne, en 1299), Valence (Valence d'Albigeois, 1279), et même Grenade (Grenadette)[42]. Ces toponymes majeurs s'accompagnent aussi, dans la même région, et c'est remarquable, de l'apparition de toponymes à forme ethnique, attestés dès le milieu du XIII^e^ siècle, comme un lieu-dit « *furnum de Sarracenorum* » cité à Peyrissas en 1245[43].

55 La Reconquista eut un écho qui déborda largement en deçà du XIII^e^ siècle. Le sort de l'Orient chrétien, la perte de la Terre Sainte, la prise de Constantinople en 1453 puis à l'inverse celle de Grenade en 1492 gardèrent présents aux esprits l'affrontement entre les deux mondes méditerranéens, et des générations successives virent alterner les échecs ou les succès chrétiens, sur fond de menace réelle ou mythifiée. La légende s'en trouva en

permanence revivifiée, car de ces événements le Roussillon percevait l'impact, au moins par sa position littorale. Je dois à Alain Ayats une brève mention, du type de celles qui ne devaient pas être rares tout au long de l'époque moderne : en 1668 un *pages* de Banyuls-de-la-Marenda se charge du paiement d'une dette contractée par son frère, se trouvant alors captif au pays des Maures (*vuy captiu en moraria*)[44]. La légende ne vit, ne peut se transmettre et surtout s'inscrire dans les lieux en les nommant ou renommant, que tant qu'elle exprime les espoirs ou les craintes de ceux qui l'écoutent et la disent. La piraterie sarrasine fut sans doute pour les Catalans, même pyrénéens, une menace visible, objet d'une terreur magnifiée, et le terreau où vécurent et se multiplièrent les Maures, leurs victimes et les matamores de l'imaginaire collectif.

2.2.3. Les folkloristes (XIX^{e}-XX^{e} siècles)

56 Pour les Pyrénées, comme pour l'ensemble de la Catalogne, que serait notre connaissance des contes et légendes du passé sans l'œuvre de ceux qui ont collecté, inventorié et classé ces témoignages de la culture populaire. Au premier rang d'entre eux il convient de citer Joan Amades[45] et Jean Abélanet se place directement dans sa tradition. Mais comment passer sous silence le *Canigó* de Jacint Verdaguer, œuvre tout entière consacrée au « récit des temps de la Reconquête ». On objectera que l'ode poétique de Verdaguer n'est pas un recueil de légendes populaires glanées dans les villages des versants *canigonencs*, mais une œuvre de composition, qui mêle à des récits fabuleux la relecture des sources légendaires de l'histoire catalane, la *gesta comitorum*, dans une recréation littéraire qui en fait une œuvre originale, à la fois datée et intemporelle. Joan Amades donne encore une autre version de la fin de Munnuza, poursuivi par les troupes de Gedhiben-Zeham : Munnuza cette fois pris et décapité auprès d'une source dite *d'en Planes* ou *de la Reina*, sur le territoire d'Alp[46]. On le voit, la part relative de l'histoire dans les légendes ou du fabuleux dans les attributions toponymiques (Pierre Ponsich) ou archéologiques (D.-M.-J. Henry), reste mal définie.

57 Ce « trésor des contes populaires » que l'on présentait aux siècles derniers, je veux dire au XIX^{e} mais encore au XX^{e} souvent, comme puisant sa source dans des temps immémoriaux, arc-boutés sur l'immobilisme supposé des montagnes, nous savons bien aujourd'hui ce qu'il doit aux folkloristes du romantisme ou de la « renaissance catalane ». La collecte et la transcription de l'oralité y tinrent parfois moins de place que la réécriture, l'harmonisation ou même la pure invention littéraire. Que ces contes aient pris appui sur des toponymes préexistants pour donner une couleur locale aux temps héroïques des luttes contre les Maures, sans doute, mais gageons aussi qu'ils stimulèrent l'imagination créative des conteurs populaires et par suite, fixèrent l'attribution de nouveaux toponymes « légendaires » et « immémoriaux ».

58 Un certain nombre de travaux récents (depuis une quinzaine d'années) ont porté sur la transmission légendaire, la part de l'invention et de la tradition dans la création des contes[47]. Au-delà des aspects culturels et ethnographiques, qu'il serait trop hasardeux pour un non-spécialiste d'examiner ici, je voudrais faire une petite place à la présentation des recherches de Mme Karine Basset, historienne, doctorante à Paris VIL Ses travaux portent sur « les relations entre légende et toponymie » et en particulier sur le « légendaire des sarrasins » et les toponymes ethniques de forme « sarrasin » dans les Alpes. Dans un article paru en 1999 dans *Provence Historique*, elle a relevé dans l'œuvre

d'un folkloriste des Alpes, un total de cinquante-sept récits mettant en scène les Sarrasins en Dauphiné et en Savoie[48]. Je ne veux citer cet exemple que pour faire deux remarques :

- d'abord, ces récits ne s'appuient de toute évidence que sur une présence musulmane temporaire, sans doute sous forme d'incursions et de raids, mais sans réelle occupation[49]. Cela suffit pour que l'imaginaire des habitants d'une région - ou de ceux qui produisent ses représentations - se saisisse du vaste registre mythique des Sarrasins, géants ou nains, tous malfaisants, ici accompagnés de fées et de dragons.
- -Dans les Alpes, comme dans nos Pyrénées, les mêmes légendes accompagnent les mêmes lieux, aux mêmes noms : la *Grotte des Sarrasins*, l'*aire des Sarrasins*, la *tune des Sarrains* (une grotte encore) avec le *lit des Sarrasins*, la *tampa des Sarrasins* (encore une grotte), et même une tour, un rocher portant des murs maçonnés et un fort attribués aux Sarrasins. Mieux encore, certains toponymes éclairent ceux que nous trouvions en Toulousain : en Isère *lou four dou Sarrasin* est en effet une grotte. Ce dernier exemple révèle toute la complexité de la question. Un même toponyme se retrouve en 1245 en Aquitaine et de nos jours dans les Alpes : ceci montre bien que les légendes peuvent habiller des toponymes plus anciens, car les légendes elles-mêmes se composent, se recomposent et parfois s'inventent, donnant corps et pérennité aux toponymes[50].

59 Philippe Sénac dans son ouvrage sur la piraterie sarrasine en Provence[51] indique les limites de l'utilisation de l'anthroponymie, de la toponymie, de la linguistique et du substrat « folklorique » par l'historien qui ne peut « *effectuer un classement chronologique précis* » des matériaux bruts qu'il réunit. Il remarque que « *la fréquence des allusions au Sarrasin dans les traditions indique combien le personnage pesa lourdement sur les mentalités régionales* »[52]. Ajoutons que ces allusions se révèlent à nous à travers une telle épaisseur chronologique, avec tant d'influences et d'apports possibles, que l'image du Sarrasin que nous retrouvons dans les chants, danses, fêtes, aussi bien en Catalogne qu'en Provence, risque fort de n'être qu'une reconstruction bien postérieure, plus culturelle qu'historique, sur la base d'un imaginaire « reforgé » ou « refondé » par l'apport des derniers siècles[53].

2.3. La répartition géographique de ces toponymes se fait-elle au hasard ?

60 2.3.1. C'est une évidence de constater que ces toponymes se trouvent, comme les rochers, les « cimetières », les châteaux, les monts et les dolmens qu'ils désignent, en des lieux remarquables : points de passage obligé, de surveillance, en position de « frontière », entre deux vallées, comme en marge mais aussi en vue des lieux habités[54].

61 2.3.2. De manière plus intéressante, un certain nombre de ces toponymes se groupent par ensembles sur un même territoire restreint. On peut ainsi distinguer des « îlots » de présence toponymique « musulmane ». Je n'en prendrai qu'un exemple, le plus frappant : Prats-de-Molló[55]. On trouve en effet à Prats-de-Molló un « château des Maures » en site d'éperon barré, au-dessus du Tech, un « Puig des Sarrains » au nord de la ville, à quoi répondent, ou à quoi viennent donner un sens, au moins deux légendes (traditions ou contes populaires) rapportées dès le XIXe s. par plusieurs auteurs[56] :

- l'une concerne la fameuse Vierge du Coral, découverte en 1261 dans un chêne creux, où elle demeurait depuis qu'un chrétien l'y avait cachée pour la soustraire sans doute aux Maures, et que l'abbé Moli, confiant en la légende qu'il rapportait, datait bien entendu du Ville siècle !

- l'autre, se rapportant au *Roc del corb*, rocher au pied duquel vivait une famille très chrétienne, dont la trop jolie fille, trompée par les paroles d'un corbeau, partit avec un prince mahométan, chef d'une expédition qui venait de détruire le monastère d'Arles. Le mal du pays la poussa à revenir et, instruite par ses malheurs, elle n'écouta plus le corbeau tentateur.

62 Relevons au passage que la célèbre destruction de la première abbaye des Bains par les Normands y est portée au crédit des malfaisants par excellence, les Maures[57]. L'histoire vraie (la destruction du monastère[58]), les vestiges archéologiques (des murs anciens sur un éperon barré), les toponymes « arabes » et les contes viennent alors s'épauler, se légitimer les uns les autres[59]. L'ensemble donne naissance à une « ambiance légendaire » propre peut-être à expliquer l'attribution très tardive du nom de « Tombeau de Mahomet » au bâtiment du XVII[e] dont nous avons parlé.

En guise de conclusion, je voudrais reposer deux questions

63 Tout d'abord celle de l'intérêt qu'ont pour les historiens et les archéologues ces toponymes ethniques. Il convient de souligner en premier lieu, le rôle de « marqueur archéologique » que jouent ces toponymes, ce que soulignait déjà Jean Abélanet et dont il a su tirer profit : nombre de ses découvertes, y compris de vestiges préhistoriques, sont d'abord l'illustration de sa capacité à interroger les lieux et leurs noms. Les termes de « château des Maures » ou de « cimetière des Maures » ne sont jamais dénués d'intérêt pour l'archéologue. Mais, dans leur fonction de « marqueur », est-ce le substantif ou son complément ethnique qui doit avoir le premier rôle[60] ? Que les habitants de Vinça ou de Rodès au XIV[e] ou XV[e] siècle aient appelé un pont le *Pont dels Sarrahins*, le rattachant à un passé dont nous percevons la re-création légendaire, indique qu'ils savaient ce pont ancien. Pour l'archéologue, l'information est précieuse. D'autres que moi ont pu tirer de l'étude conjointe des documents d'archives, des toponymes, des lieux, des vestiges archéologiques et des légendes qui leur sont associées, de riches enseignements de nature ethnographique, mais aussi historique. Serge Brunet a montré la voie pour la partie centrale des Pyrénées[61], et notre portion de l'arc s'ouvre peu à peu à ce type d'études[62].

64 Ma seconde question rejoint celle de Pierre Puiggari : « *Les Sarrasins ont-ils laissé dans le Roussillon des vestiges de leur séjour ?* ». Je me contenterai d'évoquer simplement ici les recherches en cours de Ramon Marti, de l'Universitat Autònoma de Barcelona, dont une partie seulement est publiée[63]. Archéologue, historien et arabisant par nécessité, il s'est attaché à retrouver les vestiges de l'occupation musulmane de la Catalogne Vieille. Si je peux tenter de résumer sa pensée et ses démarches, j'insisterai sur deux points :

- La présence musulmane dans la Catalogne Vieille (et j'y ajouterai la Septimanie), si elle fut brève, ne le fut pas de la volonté des Arabes eux-mêmes ; sans doute s'y installèrent-ils avec la volonté de durer. C'est pourquoi ils mirent en place un système défensif et d'alerte par la réoccupation des vieilles places fortes d'époque tardo-antique et wisigothique, mais aussi par la création d'un grand nombre de « tours de guet ».
- Ces créations d'époque musulmane, Ramon Marti en trouve trace dans les lieux appelés *Palatium* ou *Palatiolum* (dérivés de l'arabe *balat*[64]) ainsi qu'aux nombreuses *Guardia* ou *Wardia*[65] , des chartes des IX[e]-X[e] siècles. Il relève l'association de ces toponymes avec d'autres qui peuvent être – et pour ces attributions, je m'en remets à lui – d'origine arabe, par exemple

Cirera, Cirerola, Cirisetum[66], *Ciriseda*, dérivés de l'arabe *hirasa*, désignant la tour de guet. Par ailleurs, le toponyme *monasterium, monastir*, utilisé hors de l'existence de tout monastère, renverrait à un *ribat*, couvent militaire musulman[67]. Et il repose la question de toponymes que l'on avait trop facilement et systématiquement écartés du corpus possible des traces de l'occupation arabe, comme les *Maura, Mauri, Maurinus*[68], en particulier quand ils entrent en corrélation avec d'autres indices, ainsi que, vous l'avez deviné, les châteaux ou cimetières « des Maures » et autres « *Puig dels Sarrains* ». Enfin il attire l'attention sur le caractère groupé de ces toponymes, et il m'a d'ailleurs montré comment, autour du cimetière des Maures d'Estagel ou du château des Maures des Cluses, de telles concentrations étaient observables.

65 J'ai pu moi-même, après avoir pris connaissance des travaux de R. Marti, relever un exemple audois de ces relations entre plusieurs toponymes suggestifs[69]. Dans un testament daté de 1049, un nommé Arnaud Seguin lègue à la maison du Saint-Sépulcre, fondée au lieu d'Aiguesvives, sur le territoire de Carcassonne, à *Palajanum* et *Palajanellum*, dans le comté de Carcassonne, son alleu d'Aiguesvives, dit aussi *Fonte Maurano*[70]. La paroisse où se trouvait ce prieuré s'est appelée par la suite *Palaja.* Le voisinage d'une « fontaine *Maurano* » sur le territoire d'une paroisse dont le nom et celui d'un écart semblent découler de *Palatium* et de son diminutif *Palatiolum*, pourrait ainsi renvoyer à une suspicion d'occupation musulmane dans la périphérie immédiate de la cité épiscopale de Carcassonne, ce qui fait écho aux cas reconnus par R. Marti en Catalogne Vieille[71]. Mais il renverrait à la courte période d'installation du premier réseau de *palatia*, au moment même de la conquête, sans doute, avant la prise de Narbonne, en 759[72].

66 D'après ses relevés actuels, ces défenses prennent aussi la forme de lignes successives, parallèles. Pour certaines parties de la Catalogne il a pu mener conjointement l'enquête documentaire, les repérages toponymiques et des campagnes de prospection au sol, par exemple dans le haut Llobregat (région de Berga), travaux prometteurs dont les premiers résultats sont en cours d'étude[73].

67 Malgré donc une apparente pauvreté des vestiges et des sources, cette nouvelle piste de recherches paraît sans doute à même de renouveler notre connaissance des quelques décennies d'occupation musulmane, et en tout cas promet de relancer de nouvelles discussions entre historiens sur les « vestiges » archéologiques ou toponymiques de la présence arabe en Catalogne.

BIBLIOGRAPHIE

Références bibliographiques citées en notes ; complément *in* Catafau (A.) - Consolidation de la romanité et apports germaniques (414-1027). *Nouvelle Histoire du Roussillon*, dir. Jean Sagnes, Perpignan, 1999, pp. 77-104.

NOTES

1. Jean Abélanet - *Lieux et légendes du Roussillon et des Pyrénées catalanes*, Éditorial Trabucaïre, Perpignan, 1999, v. en particulier le chapitre intitulé « Les luttes titanesques entre Roland et les Maures », p. 65-81.

2. Jean Abélanet - *Lieux et légendes..., op. cit.*, p. 80-81.

3. À propos des précautions à prendre en matière d'utilisation historique et archéologique de la toponymie, on renverra à une mise au point récente, et particulièrement décapante, d'Élisabeth Zadora-Rio, « Archéologie et toponymie : le divorce », *Les petits cahiers d'Anatole*, n° 8, 47.496 caractères, 05/12/2001, publication électronique que l'on peut consulter sur le site : http :// www.univ-tours.fr/lat/Pages/F2-8.html.

4. Pierre Puiggari - « Les Sarrasins ont-ils laissé dans le Roussillon des vestiges de leur séjour ? », *Le Publicateur*, Perpignan, 1832, n° 28, pp. 110-111, n° 29, p. 115, et, pour la citation que je reproduis, n° 30, p. 122-123.

5. de Gazanyola - *Histoire du Roussillon*, p. 80.

6. Bernard Alart - « Géographie historique des Pyrénées-Orientales », Bulletin de la SASL des P.-O., t. 12, P, 1859, p. 1-144, ici p. 140-144.

7. 719-720 est la date retenue pour la prise de Narbonne par les musulmans, comme le montre Philippe Sénac, « Présence musulmane en Languedoc. Réalités et vestiges », *Islam et chrétiens du Midi (XII^e^-XIV^e^ s.), Cahiers de Fanjeaux*, n° 18, 1983, p. 43-57, ici, pp. 44-45.

8. On en trouvera le récit sous la plume de Pierre Ponsich, dans *Le Pays Catalan*, dir. Jean Sagnes, Pau, SNERD, 1983, 2 tomes, 1136 p., ici t. 1, p. 151-155.

9. Patrice Alessandri - « *Ruscino*, des Wisigoths aux Francs », *Histoire et archéologie des terres catalanes au Moyen Âge*, Philippe Sénac dir., Presses Universitaires de Perpignan, 1995, p. 9-48, ici p. 32-33.

10. Ph. Sénac - « Présence musulmane en Languedoc... », *op. cit.*, p. 46-47.

11. Ph. Sénac, « Présence musulmane en Languedoc... », *op. cit.*, p. 49.

12. *Cf.* P. Ponsich - *Le Pays Catalan, op. cit.*, t. 1, p. 188.

13. De là proviennent les fortunes en or accumulées par la famille d'Urgell, originaire d'Ayguatebia, par exemple par le comte Ermengol III et l'évêque Ermengol d'Urgell, autour de 1030-1050, *cf.* Pierre Bonnassie - *La Catalogne du milieu du X^e^ à la fin du XI^e^ s. Croissance et mutation d'une société*, Toulouse-Le Mirail, 1975, t. 1, p. 354 et 358-359.

14. Fouilles de l'ARESMAR, dirigées par Georges Castellvi, étude et datation des céramiques par François Amigues, Université de Perpignan, cités d'après la présentation de leurs travaux au Centre de Recherches Historiques sur les Sociétés Méditerranéennes, Université de Perpignan, 2000-2001.

15. Voir description par Pierre Ponsich et photo dans *Catalunya romànica*, t. XIV, *El Rosselló*, p. 139-140.

16. Réplique de D. M. J. Henry à Pierre Puiggari, *Le Publicateur*, n° 32, pp. 127-128, n° 33, p. 130-131.

17. « *L'histoire ne dit pas quel fut le lieu de sa catastrophe ; mais il est probable que ce fut le village même de Planès et que le monument de ce village fut celui que le vainqueur lui-même fit élever aux restes de l'Émir* », *Le Publicateur*, n° 32, p. 128.

18. Pierre Ponsich - *Le Pays Catalan, op. cit.*, p. 152-153.

19. On se contentera de renvoyer à la collection des dictionnaires et répertoires anthroponymiques catalans : le *RAC*, de Jordi Bolòs et J. Moran, le *DCVB* d'Alcover-Moll, le *DECLC* et l'*Onomasticon Cataloniae* de J. Coromines et les travaux de E. Moreu-Rey.

20. *Dictionnaire encyclopédique du christianisme ancien*, Cerf, tome 2, *s.v.*

21. Les abréviations indiquent les sources : JA pour J. Abélanet, *Lieux et légendes... ;* PP pour P. Ponsich, notices des villages, *Le Pays Catalan*, t. 2 ; LB pour Lluís Basseda, *Toponimia historica de Catalunya nord*, Terra Nostra, Prades, 1990 ; IGN pour les toponymes indiqués sur la carte au 25000e ; JBA pour J.-B. Alart, *Cartulaire Manuscrit*, (ci-dessous *CM*), Médiathèque de Perpignan, ou autres publications ; PV pour Pierre Vidal, *Guide historique et pittoresque dans le département des Pyrénées-Orientales*, Laffitte reprints, Marseille, 1977 ; OP pour Olivier Poisson ; AA pour Alain Ayats ; SR pour Serge Roca.

22. On utilise le mot *mons* avec le sens d'éminence portant un château dès le Haut Moyen Âge, de même qu'on trouve dès cette époque, avec ce sens, le mot *roca*, v. André Constant - « Châteaux et peuplement dans le massif des Albères et ses marges du IXe siècle au début du XIe siècle », *Annales du Midi*, t. 109, n° 219-220, p. 443-466, en part. p. 449-450. Sur le plan toponymique, le glissement sémantique s'opère aussi en sens inverse : d'un sommet naturellement rocheux, aux aspects « ruiniformes », le langage courant fera un « château », voir l'exemple de Tuhir d'Évol, où le *Castell dels Moros* désigne une crête de schistes ardoisiers, ce qu'a bien vu J. Abélanet - *Lieux et légendes..., op. cit.*, p. 76. Voir aussi les remarques d'Elisabeth Zadora-Rio, *infra.* La prudence s'impose donc...

23. J. Abélanet, dans la notice de la table de dolmen de Boule-d'Amont, précise à propos du « *Cementiri dels Moros* » : « *Point de trace en ces lieux d'un quelconque cimetière arabe, même si l'ancienne carte du calendrier des Postes portait quatre petites croix accompagnant le toponyme. Les seules croix visibles sont celles gravées sur la dalle de couverture d'un dolmen ruiné. [...] Cementiri dels Moros est donc bien le nom folklorique du dolmen.* », *cf. Les roches gravées nord-catalanes*, Terra Nostra-Centre d'Études Préhistoriques Catalanes n° 5, Prades, 1990, p. 60. Où l'on voit comment une institution aussi rigoureuse que les PTT du XXe siècle a pu participer à l'entreprise collective et inconsciente de justification de toponymes « légendaires »...

24. Emmanuel Brousse faisait déjà remarquer que « *la colline portant... les ruines du château de Llivia n'est que l'extrémité... d'un chaînon montagneux détaché du Pic des Mauroux* », *La Cerdagne française*, p. 215-218, cité dans *Els Castells Catalans*, Raf. Dalmau édit., vol. IV, Barcelone, 1973, p. 709, et même si J. Abélanet ne place pas Llivia dans sa liste des « châteaux des Maures », une carte postale prêtée par M. Serge Roca des A.D.P.-O., permet de faire le lien entre histoire et attribution toponymique.

25. Olivier Poisson m'a appris, lors du débat suivant cette communication, que des ponts particulièrement audacieux ou impressionnants, œuvres d'ingénieurs des Ponts et Chaussées du XIXe s., sont baptisés « Pont du Diable » par les habitants des lieux : signe, comme O. Poisson l'a dit, du besoin de « *nommer l'étonnant, ce qui n'est pas compris, ce qui surprend, de se l'approprier et de l'intégrer au patrimoine commun, légendaire* ». Un tel processus explique bien des attributions toponymiques. Reste à savoir pourquoi les Maures, ou Mahomet, et à partir de quand ?

26. Le diplôme des alentours de 908 en faveur de l'abbaye de Jocou mentionnant un « Cher Sarrazi » est établi d'après une copie fautive dont J.-B. Alart dit lui-même qu'elle « *a subi de graves altérations [...] et l'orthographe des noms de lieux ne saurait être acceptée comme exacte* », *cf. Cartulaire roussillonnais*, Perpignan, 1880, pièce n° III, p. 10-11. Ce « Cher Sarrazi » aurait été un des sommets délimitant le Capcir : à peu de distance du *Roc del Moro* de Riutort. On notera que la transcription sur laquelle se fonde Alart est du XVIe siècle.

27. « *L'absence de preuve n'est pas la preuve de l'absence* »... mais l'inverse serait aussi trop facile !

28. L'index de Ramon Ordeig, dans *Catalunya Carolíngia*, vol. IV, *Els comtats d'Osona i Manresa*, Barcelona, 1999, pour 3 volumes qui rassemblent plus de 1800 documents antérieurs à l'an mil, n'indique pas de toponyme formé sur les mots « *maurus* » ou « *sarracenus* ». Ces mots n'apparaissent, rarement, que comme anthroponymes, sous des formes dérivées déjà évoquées pour « *maurus* », ou pour désigner, à deux reprises, les musulmans eux-mêmes. Cependant la *Marca Hispanica* contient quelques mentions du Xe s. de ce type de toponymes, voir *infra.*

29. Pierre Chastang - *Lire, écrire, transcrire. Le travail des rédacteurs de cartulaires en Bas-Languedoc (XI^e^-XIII^e^ s.)*, à paraître aux éditions du CTHS, 2002, ici p. 260 des épreuves. Je le remercie encore de m'avoir donné le plaisir de lire son beau travail en avant-primeur.

30. *Histoire Générale de Languedoc*, t. V, col. 541.

31. A.D.P.-O., 2J1/3, Alart, *CM*, t. C, p. 496-499. Le terme « sarrasin » pour désigner le blé n'est attesté qu'à partir de 1585, *cf. s.v. Dictionnaire Robert.*

32. A.D.P.-O., BIB 6669. L'écriture d'Alart, pour ceux qui ont consulté son *Cartulaire Manuscrit*, est bien identifiable.

33. A.D.P.-O., 2J1/3, Alart, *CM*, t. XIX, p. 159 (acte du 7 février 1430 concernant la réparation du ruisseau ancien de Thuir, dont l'eau est concédée aux habitants de Boule pour l'arrosage, copie de 1568, *ponte vocato de la Baur alias dels Sarrahins*). Les termes sont exactement ceux cités par Alart dans sa correction manuscrite.

34. Pierre Ponsich - *Pays Catalan*, dir. Jean Sagnes, t. 2, p. 897.

35. De tels renforcements du sens « ethnique » du toponyme interviennent aussi par la juxtaposition du terme « château » et d'un nom d'homme de type « Maurus » ou « Sarrazin ». Les deux meilleurs exemples sont ceux de Castelmaure dans les Corbières, et de Castelsarrasin (Tarn-et-Garonne), dont les historiens du passé et parfois encore actuels évoquent la fondation par les musulmans. Je dois ici remercier respectivement Jean-Loup Abbé, de l'Université Paul-Valéry de Montpellier et Florent Hautefeuille, de l'Université de Pau, auxquels j'emprunte en totalité les explications qui suivent, recopiées presque textuellement d'après leurs informations.

Castelmaure (canton de Durban, commune d'Embres-et-Castelmaure) est un village perché sur un promontoire rocheux, déserté à la fin du XIX^e^ s. Son nom lui a fait attribuer une origine sarrasine, un château « maure » donc. Or, les sources mentionnent le site à partir de 1084 dans un serment au vicomte de Narbonne : « *Castrum novum quod vocant villam de Maurs* » (HGL, V, n° 364, col. 694). Ensuite vient la forme « *castrum Maura* ». Cette fortification, nouvelle au XI^e^ siècle, « féodale », a été établie sur le territoire d'une « *villa de Maurs* », sur laquelle aucune source écrite antérieure ne nous renseigne. Maurs semble pouvoir être relié à un anthroponyme (*Maurus*).

Pour Castelsarrasin, il n'existe aucune mention avant 1150. Or la documentation sur le secteur est abondante dès le X^e^ siècle (grâce à la proximité de Moissac). Il est donc à peu près assuré que le toponyme n'existe pas avant cette date. Castelsarrasin est une ville de fondation dont l'origine remonte à peu près à cette date. La charte de fondation est perdue, mais par des documents un peu plus tardifs on sait qu'il s'agit d'une fondation comtale (peut-être de Raymond V, comte de Toulouse). Les comtes ont fondé en effet une belle série de villes dans le secteur entre 1135 et 1180. Un personnage de l'entourage comtal (on peut renvoyer ici à la thèse de Laurent Macé - *Les comtes de Toulouse et leur entourage : XII^e^-XIII^e^ siècles : rivalités, alliances et jeux de pouvoir*, Toulouse : Privat, 2000, 445 p.) intervient de près ou de loin dans la fondation d'au moins trois de ces bourgs. Il s'appelle Raimond Sarraceni. Or la graphie des plus anciennes occurrences de Castelsarrasin correspond exactement à celle de ce Raymond Sarraceni. Castelsarrasin ne serait autre que le « *castrum* fondé par Raymond Sarraceni ». Florent Hautefeuille est le premier à avoir donné une hypothèse convaincante de l'origine du nom dans sa thèse. J'ajouterai, à mes seuls risques, que le nom de cet homme n'est peut-être pas sans rapport avec sa présence, ou celle d'un sien ancêtre, à la Reconquista ou aux Croisades.

36. Pierre Ponsich - *Pays Catalan*, dir. Jean Sagnes, t. 2, p. 1082.

37. Horace Chauvet - *Traditions populaires du Roussillon*, Perpignan, 1947, p. 217-218.

38. Philippe Sénac - *L'Image de l'autre : l'Occident médiéval face à l'Islam*, Paris, 1983, 193 p.

39. Ramón Menéndez Pidal - *La Chanson de Roland et la tradition épique des Francs*, Paris, 1960, 543 p. où il souligne que la contre-propagande venue de Tolède, dès la fin du XII^e^ s. contre la *Chanson de Roland* et ses remaniements postérieurs, qui prétendaient que Charlemagne – et donc les Francs, ce qui servait les prétentions de la monarchie capétienne – avait « libéré » toute l'Espagne, prouve leur diffusion généralisée dès cette époque en Espagne chrétienne, v. p. 155 *sq.*

40. Le *cami dit d'en Carles*, à Sainte-Eugénie de Labeja, est cité en 1343, Alart, *CM*, t. G, p. 45, et le *loch dit lo carrero de Carles, que affronta ab lo cami de Carles*, en 1390, à Claira, *ibid.*, p. 75.

41. Robert Durant - *Musulmans et chrétiens en Méditerranée occidentale. Xe-XIIIe siècles. Contacts et échanges.* Rennes, 2000, p. 113-114, même si cette influence est aujourd'hui minimisée, *cf.* Dominique Iogna-Prat, par exemple, s'élève contre le « panclunisme » qui a sévi dans l'histoire des croisades, comme dans celle de la réforme grégorienne, *cf. Ordonner et exclure, Cluny et la société chrétienne face à l'hérésie, au judaïsme et à l'islam. 1000-1150*, Paris, 1998, p. 324-325.

42. Jacques Lemoine - *Toponymie du Languedoc et de la Gascogne. Contribution à l'histoire du Midi pyrénéen*, éd Picard, Paris, 1975, p. 27, et bien sûr Charles Higounet, (en particulier sa carte des bastides du Sud-Ouest, « Les bastides en question ») -, *Villes, sociétés et économies médiévales*, Bordeaux, 1992, p. 19.

43. 3 avril 1245, n° 357, *Cartulaire de l'Abbaye de Lézat*, A.-M. Magnou et Paul Ourliac éd., Paris : Comité des travaux historiques et scientifiques, 1984-1987, n° 357 (je dois à Benoît Cursente cette information).

44. 3E2/1535, 12 février 1668, fol. 16 r°.

45. Joan Amades - *El Pirineu. Tradicions i llegendes*, rééd., Tremp, 1997.

46. *Ibid.* p. 158-160.

47. *La légende, anthropologie, histoire, littérature*, J.-P. Étienvre dir., Casa de Velazquez, Madrid, 1989, en particulier François Delpech - « La légende : réflexions sur un colloque et notes pour un discours de la méthode », p. 291-301 et Alain Boureau - « Pour une théorie élargie de la légende religieuse médiévale », pp. 29-54, qui fait remarquer que si dès Pierre Abélard et Jacques de Voragine s'est développé un esprit critique face à la légende religieuse, celle-ci, au Moyen Âge, se situe « *dans l'ordre du probable, du crédible* » et que sa valeur édifiante ou signifiante surpasse la notion de vérité absolue.

48. Karine-Larissa Basset - « Le légendaire des Sarrasins... », *Provence Historique*, n° 198, 1999, p. 791-813.

49. Deux incursions musulmanes le long du Rhône en 725 et 728 ou 729, Louis Halphen - *Les Barbares*, Paris, 1940, p. 151-152. En 734 les musulmans prennent Arles, Avignon, le Dauphiné (qu'ils avaient occupé brièvement en 725) et s'établissent à Lyon, mais ils sont chassés d'Avignon en 737, Ludovic Lalanne - *Dictionnaire historique de la France*, 1877, p. 1635. Lucien Musset signale sans plus de précision des raids sarrasins en Gaule vers 838, alors que Fraxinetum (La Garde-Freinet) est occupé par les musulmans entre 891 et 973, d'où ils étendent leurs incursions vers le Dauphiné (Lucien Musset - *Les invasions. Le second assaut contre l'Europe chrétienne (VII^e^-XI^e^ siècles)*, Paris, 1965, p. 32-34, et L. Lalanne, *op. cit.*). Cela n'empêche pas de se forger une Reconquête légendaire : d'après un auteur local, les Sarrasins auraient été chassés d'une de ces grottes par Isarn, évêque de Grenoble en 965, elle est nommée le *Trou des Sarrasins*, on y a retrouvé ossements et silex taillés, v. K.-L. Basset, *op. cit.*, p. 809-810. Selon d'autres auteurs, les Sarrasins se seraient réfugiés en Haute Maurienne aux Ville et IXe siècles, *ibid.*, p. 812. Certaines de ces légendes avaient déjà été relevées par A. Van Gennep, *ibid.*, p. 813. K.-L. Basset conclut en remarquant que de tous les envahisseurs du Moyen Âge seuls les Sarrasins ont donné naissance à un tel corpus et appelle à une histoire du terme *Sarrasin* et du système de représentations qu'il véhicule, système complexe, « *en perpétuelle mutation, en perpétuelle réinvention* ».

50. Encore qu'Elisabeth Zadora-Rio, reprenant quelques apports de la thèse de Blandine Vue (*Microtoponymie et archéologie des paysages à Neuilly-l'Evêque (Haute-Marne) du 13^e^ au 20^e^ s*), insiste sur la complexité du processus de formation et de fixation des toponymes, que l'on aurait tort de croire « inamovibles » : « *un toponyme ne peut survivre que s'il est utilisé, transmis, et donc constamment repris et réinséré dans de nouvelles configurations. [...] certains réapparaissent en effet après des périodes de latence.* », *cf.* « Archéologie et toponymie : le divorce », *op. cit.*

51. Philippe Sénac - *Provence et piraterie sarrasine*, Maisonneuve et Larose, Paris, 1982, 98 p., en particulier quatrième partie : « Les Sarrasins et le folklore provençal », p. 63-70. Voir du même auteur *Musulmans et Sarrasins dans le sud de la Gaule du Ville au XI^e siècle*, Paris, Le Sycomore, 1980.
52. *Ibid.*, p. 69.
53. Joan Amades dans *Las danzas de moros i cristianos*, Valencia, 1966, p. 10-11, souligne le caractère vivace du souvenir de la présence musulmane et de la reconquête plus tardive dans les régions de Valencia et de Lleida, mais il note aussi qu'en Angleterre les danses traditionnelles portent le nom générique de *Morris dances*, c'est-à-dire « danses maures », nonobstant le fait que les Arabes ne mirent jamais pied sur le sol anglais...
54. Serge Brunet note que l'on trouve de même dans les Pyrénées centrales « en périphérie des agglomérations, de vieilles tours médiévales dont la tradition fait remonter la construction aux temps mythiques des invasions sarrasines », « Églises et communautés d'habitants dans les Pyrénées centrales. XIV^e-XVII^e siècles (Val d'Aran et diocèse de Comminges) », *Villages pyrénéens. Morphogenèse d'un habitat de montagne*, Maurice Berthe et Benoît Cursente éd., Toulouse, CNRS-Framespa, 2001, p. 133.
55. M. Serge Roca des Archives départementales, amoureux de son Vallespir, m'a offert avec générosité ses connaissances et l'immense documentation qu'il possède.
56. Abbé Moli - *Récit historique de Notre-Dame-du-Coral*, Perpignan, 1871, pp. 7-12 ;C. Bosch de la Trinxeria - *Pla y Muntanya*, Barcelone, 1888, p. 163-173 ; Joseph Gibrat - *Petites fleurs du Vallespir*, Céret, 1920, p. 5-7 ; *id., Notes de géographie historique sur le Haut Vallespir*, Céret, 1926, p. 79-85 ; dernièrement, Marcel Leguiel - *Prats-de-Molló - La Preste*, Prats-de-Mollo, v. 1968, p. 191-200.
57. Robert Lafont note en revanche qu'au XIIe siècle, en Normandie, Rollon et Roland sont confondus : « *Roland le glorieux... est devenu un avatar de Rollon* » - *La Geste de Roland*, Paris, 1991, t. 1, p. 311.
58. Cet épisode de l'histoire du grand monastère vallespirenc était racontée sur un parchemin ancien placardé dans l'abbatiale d'Arles-sur-Tech, et il s'y trouvait encore au XVI^e s. : nul doute que les fidèles et les pèlerins, en quête d'eau miraculeuse de la Sainte-Tombe, et sans doute bien incapables de le lire, en entendaient le récit rapporté par les moines. On trouvera ce texte, d'après une copie du XVI^e s., dans Pierre Ponsich - « Les origines de l'abbaye d'Arles », *Études Roussillonnaises*, t. IV, n° 1-2, 1954-1955, p. 76-78.
59. É. Zadora-Rio souligne la complémentarité de ces deux traits : celui d'un *système* et celui des *représentations* : « *Il me semble que toute tentative d'interprétation de la microtoponymie comme reflet direct de la réalité, qu'il s'agisse d'habitat ou de paysage [et nous pourrions ajouter : « ou d'occupation musulmane »], n'a guère de sens, et qu'il faut l'analyser avant tout comme système de représentation.* »
60. É. Zadora-Rio reconnaît la fonction de « marqueur » du toponyme « château » ou de ses dérivés, dans certains cas, mais en souligne la fragilité hors de la fouille ou de la prospection : « *L'expérience de la prospection archéologique a largement démontré que les toponymes du type Castelar, ou Chatelier, formés sur des mots dérivés de castellarium, sont susceptibles de désigner des vestiges de toutes époques, souvent des enceintes protohistoriques, parfois des points naturellement fortifiés, sans traces d'occupation. Ils constituent des indices de sites, mais certainement pas de datation...* », « Archéologie et toponymie : le divorce », *op. cit.* ; bien sûr l'attribution de ces « châteaux » éventuels aux « Maures » ne constitue en aucun cas un indice de datation... et parfois même pas d'ancienneté !
61. Serge Brunet a montré la place de l'imaginaire et du symbolique dans la localisation et l'identification des sources de la Garonne, « La Garonne, fleuve aux sources introuvables », communication au colloque *Les villages pyrénéens du Moyen Âge à nos jours. L'habitat et l'eau*, Toulouse, 13-15 novembre 1997, résumé dans les préactes xérographiés, p. 18, actes des communications sur le thème de l'eau à paraître.
62. On lira ci-après le texte d'André Balent, illustration de la richesse de ces rapprochements entre histoire sociale et ethnographie.

63. La plupart des textes où Ramon Marti développe ses recherches sont encore en cours de publication, je dois, encore une fois, à sa générosité et à son amitié d'avoir pu les lire en « avant-première », et d'avoir profité de plusieurs conversations pour découvrir ses idées. J'ajouterai que, malgré ses efforts, mes compétences en matière de toponymie et d'archéologie islamique sont nulles, et qu'il ne saurait être tenu pour responsable des erreurs d'interprétation qui dans ces lignes refléteraient d'abord mon ignorance. Pour connaître les travaux de R. Marti sur la question on se reportera à « Palaus o almúnies fiscals a Catalunya i al-Andalus », *Les sociétés méridionales à l'âge féodal. Hommage à Pierre Bonnassie*, Hélène Débax éd., Toulouse-Le Mirail, 1999, p. 63-70 ; « Fortificacions i toponímia omeia, dels Pirineus a Damasc », en coll. avec Josep Camprubí, Sergi Selma, Mercé Viladrich, *II^on^ col-loqui sobre les comunitats rurals del Pirineu*, Vall d'Àneu, Pallars Sobirà, 1999, 65 p., à paraître ; « Estrategias de conquista y ocupación islámica del nordeste peninsular. Dimension arqueológica de la toponimia significativa », *V^o^ Congreso de arqueología medieval española*, Valladolid, 1999, 9 p., sous presse ; « Palacios y guardias emirales en Cataluna », *Colloque sur les fortifications*, Teruel, nov. 2001, 15 p. à paraître.

64. Une *Wardia moresca* est par exemple mentionnée dès le X^e^ siècle en Empordà, *Marca Hispanica...,* n° 116, a. 974, et n° 130, a. 982. L'interprétation « sceptique » de ces toponymes de « tours maures » était d'en faire soit des tours « détruites par les Maures », soit des tours ayant pour objet la surveillance des côtes pour prévenir des incursions de pirates maures. On trouvera de bonnes remarques sur ces toponymes « tours des Maures, châteaux des Maures » sous la plume de pere Català i Roca - *Els Castells catalans*, Barcelona, 1967 (rééd. 1990), vol. 1, p. 190.

65. R. Marti - « Palacios y guardias... » *op. cit.*, p. 6-7.

66. Rappelons que c'est ainsi qu'apparaît pour la première fois notre Céret, en Vallespir...

67. R. Marti « Estrategias de conquista... », *op. cit.*, pp. 2-3, il me semble qu'il faut toutefois être circonspect à propos de *Sant Esteve del Monastir* (et de *Sant Mamet*, nommé d'après lui), en Roussillon, pour lequel nous connaissons l'existence d'un monastère aux IX^e^-X^e^ s. et le nom de quelques abbés, *cf. Catalunya romànica*, vol. XIV, p. 360-361.

68. R. Marti - « Palacios y guardias... » *op. cit.*, p. 7.

69. Je dois la connaissance de ce document à Mlle Corinne Calvet, doctorante et chercheuse au CRHiSM, qui me l'a aimablement signalé, m'en a fourni des copies et même les extraits de compoix permettant de localiser ce toponyme, qu'elle en soit ici remerciée.

70. Document original conservé aux Archives Dép. de l'Aude, publié par J.-P. Cros-Mayrevieille - *Histoire de Carcassonne*, vol. I, Paris, 1991, p. 51-54 ainsi que par M. Mahul - *Cartulaire et archives des communes de l'ancien diocèse et de l'arrondissement administratif de Carcassonne*, Paris, 1867, vol. V, p. 212-213.

71. R. Marti - « Palaus o almúnies fiscals... », *op. cit.*, p. 65.

72. La prudence s'impose car on ne sait si Carcassonne, aux mains des musulmans, a résisté aux Francs après la prise de Narbonne, *cf.* Philippe Sénac - « Présence musulmane... », *op. cit.*, p. 49.

73. R. Martí, J. Camprubí - « La xarxa castrai de la plana central del Berguedà. Primers resultats d'un projette de prospecció arqueològica », *Ier Simposium d'Arqueologia Medieval. Homenatge al professor M. Riu*, Berga, sous presse.

RÉSUMÉS

La relation établie par Jean Abélanet entre les toponymes « arabes » et les sites archéologiques, souvent évidente, pose néanmoins un problème à l'historien. Ces noms Jurent attribués à des lieux dont les vestiges, connus mais incompris des contemporains, étaient expliqués par un passé mythique. En relation avec un corpus légendaire bien attesté sur l'ensemble de l'arc pyrénéen (Roland, Charlemagne, etc.) leur naissance est, pour les plus précoces d'entre eux, à rapprocher de la diffusion populaire de légendes attachées à l'idéologie de la Reconquête. Mais la fabrication vernaculaire de ces toponymes ne s'est pas limitée à la période médiévale. Elle a largement débordé sur l'époque moderne, voire contemporaine, mêlant l'histoire immédiate — car la proximité de la piraterie sarrasine a pu entretenir l'image du musulman comme celle du malfaisant par excellence — au goût pour les contes fantastiques que les premiers folkloristes ont recensés, parfois aussi embellis, voire forgés. Pourtant, aujourd'hui encore, des historiens catalans continuent à chercher par l'étude de certaines associations de noms dérivés, selon eux, de la langue arabe, des informations sur l'occupation musulmane de la Catalogne Vieille.

La relació establerta per Jean Abelanet entre els topònims «arabs» i els sites arqueològics, sovint evident, posa tanmateix un problema a l'historiador. Aquests noms van ser atribuïts a llocs els vestigis dels quais, coneguts però incompressos dels contemporanis, eren explicats per un passai mític. En relació amb un corpus llegendari ben atestat sobre el conjunt de l'arc pirinenc (Rotllà, Carlemany, etc.) llur naixement és, pels més precoços d'entre ells, a apropar de la difusió popular de llegendes lligades a la ideologia de la Reconquesta. Però la fabricació vernacular d'aquests topònims no s'ha limitat al període medieval. Ha sobreposat amplament l'època moderna, fins i tot contemporània, i tot mesclant la història immediata - perquè la proximitat de la pirateria saraína ha pogut mantenir la imatge del musulmà com la del malfactor per excel, lència - al gust pels contes fantàstics que els primers folkloristes han compilat, a vegades també embellits i tot forjats. Tanmateix, avuidia encara, historiadors catalans continuen a cercar, segons ells, mitjançant l'estudi de certes associacions de noms derivais de la llengua àrab, informacions sobre l'occupació musulmana de la Catalunya Vella.

The link established by Jean Abélanet between the «Arab» toponyms and the archaeological sites, though often obvious, raises a problem to the historian. Those names were given to places whose vestiges, known but not understood by the contemporaries, were explained by a mythical past. Having relations with a legendary corpus well attested on the whole Pyrenean (Roland, Charlemagne), their birth is, for the earliest ones, to be connected with the popular circulation of legends linked to the Reconquest ideology. The vernacular making of those toponyms is not limited to the Middle Ages. It has largely overflown modern and even contemporary periods, mingling immediate history — for the nearness of Saracenic piracy could foster the image of the Moslem as the Villain in the highest sens of the word-with a taste for fantastic tales that the first folklorists inventoried, sometimes embellished or even invented. And yet, today, some Catalan historians are still searching information on the Mohammedan occupation of Old Catalonia, by means of the study of some associations of words which, according to them, derived from the Arabic.

AUTEUR

AYMAT CATAFAU

Maître de Conférences, Université de Perpignan. 52 av. Paul Alduy, 66860 Perpignan.
catafau@univ-perp.fr